

17 février au 26 mai 2018

UNE « ARCHITECTURE DURABLE » : Les "200 colonnes" de Fernand Pouillon

**Exposition de photos produite par Faire-Ville
avec le concours de l'Association les Pierres Sauvages de Belcastel**

Textes de Stéphane Gruet

Photographies Fonds photographique de l'association les Pierres Sauvages de Belcastel,
Lucien Drubigny, Bernard Félix Dubor, Stéphane Gruet, Franck Gautré, Youssef Krache, Jacques Lucan, Jean-Luc Michel, Milan Neumann,
H. R., Abdelhamid Rahiche, Amina Rezoug

« Ce que l'on dit moderne, c'est peut-être ce qui ne saurait demeurer ? » Dante

Avec l'impératif d'une remise en cause radicale de notre "modernité" dans ce qu'elle eut de plus illusoire et insoutenable, l'œuvre longtemps négligée de Fernand Pouillon prend en ce siècle une valeur décisive. Car ce franc-tireur, dont l'indifférence à l'égard de « l'architecture moderne » fut une provocation pour les architectes du siècle dernier, ce fils d'entrepreneur, d'une vaste et profonde culture, voulut construire un habitat pour tous qui ait cette heureuse harmonie des grands siècles. Ce pourquoi il méprisait le colonialisme, l'amnésie culturelle et l'étroitesse dogmatique du modernisme triomphant d'après-guerre, et tenait l'urbanisme de l'Islam pour le meilleur du monde. Se disant homme du XVII^e siècle, il refusa de rompre avec les grandes traditions d'Orient et d'Occident, celles du classicisme français¹, de la Perse des Shah, ou de l'art arabo-berbère d'El Djazaïr².

I- UNE ARCHITECTURE DURABLE

Il nous faut commencer par cette place monumentale dédiée en 1957 aux « humbles parmi les humbles » de la communauté musulmane d'Alger par un homme qui, par amour du peuple, voulut être un « architecte social », animé du désir de loger le plus grand nombre au moindre coût, dans un habitat digne et durable. Car c'est lorsqu'il travaillait pour les plus petits que sa passion de bâtir fut la plus grande. Et c'est là, sans doute, le sens premier d'une « architecture durable » qui scelle par son ordonnance l'unité dans le temps d'une communauté humaine.

« L'architecture, c'est le monde qui demande à devenir une cité » disait Claudel et « les 200 colonnes » en témoignent magnifiquement par cette place inspirée du Meidan El Shah d'Ispahan, ou du Palais Royal, mais dépourvue de tout signe de pouvoir religieux ou civil, pour être exclusivement dédié à une communauté humaine.

II- LE TEMPS DE BÂTIR

Mais cette œuvre est également « durable » par son matériau et sa construction, par l'économie de sa conception et de sa mise en œuvre, une économie qui part des hommes, de la matière et des heures, et non d'aucune idée ou calcul spéculatif abstrait. C'est cet art qui fut à l'origine des grandes œuvres collectives et impersonnelles de l'architecture qui eut pour principe toujours d'atteindre au maximum d'effet avec le minimum de moyens. Et c'est cette « économie universelle » de la nature et de l'art qui se révèle la plus durable ; non par sa seule vocation sociale, son coût économique ou environnemental, mais parce que l'on ne préserve jamais que ce à quoi l'on accorde le plus de valeur. Et c'est ainsi que s'édifie une culture, tandis que la négation de l'œuvre du passé n'engendre qu'inculture et barbarie.

1. Cf. Ordonnance, son ouvrage sur Aix en Provence.

2. Alger / Algérie



C'est pourquoi Pouillon critiquait vertement la table rase moderne et l'industrialisation lourde d'après-guerre qui fit tant de cités en béton préfabriqué qui ne se sont avérées "durables" ni au plan social, ni au plan économique, ni au plan environnemental.

III- LE TEMPS DE VIVRE

La présente histoire est celle d'une terre et d'une culture millénaires, celle de la pensée et de l'action de bâtisseurs, celles enfin de la vie d'habitants, qui se rejoignent dans un même corps de pierre qui est une mémoire commune, l'architecture d'une cité. Ici se manifeste cette poésie que seuls les hommes apportent par leur œuvre avec le temps, et peut-être, au détour d'une rue, toujours inattendu, ce sentiment d'infini qui est aux origines de l'amour, de la vie et de l'art, qu'on appelle « beauté ».

Ainsi l'architecture a bien son rôle à jouer dans le devenir d'une cité ; son caractère « durable » au point de vue artistique, autant qu'économique, social et environnemental, s'impose avec l'empreinte des vies nombreuses, tandis qu'elle résiste aux dégradations que l'on croit inéluctables quand il s'agit des quartiers les plus pauvres. Car ces adaptations et marques de résistances anoblissent ici la construction au lieu de la corrompre, faisant de cette architecture, sans apprêts ni travestissements, une histoire profondément humaine, qui, au-delà des problèmes, gagne en dignité et en poésie. Une cité où ceux qui sont nés « pour rien au monde ne voudraient partir »³.

* * *

À Marseille, Boulogne, Meudon, en Iran et ici, à Alger, Fernand Pouillon construisit, au cœur d'une guerre qui ne disait pas son nom, ce chef d'œuvre dédié aux plus humbles, dans les conditions économiques et sociales les plus dures, qui ailleurs engendrent tant de cités misérables.

Ignorée en son temps⁴ parce qu'elle se tenait hors de ce temps, cette architecture, au-delà des analyses d'une presse trop pressée aujourd'hui encore de rendre les architectes responsables des problèmes sociaux et politiques, n'est-elle pas finalement la plus durable ?

Et pourquoi détruisons-nous aujourd'hui ce que les siècles industriels ont produit « pour le progrès de l'humanité », tandis que nous préservons avec amour ce que les siècles antérieurs nous ont légué ? N'est-ce pas que ces œuvres nous rapprochent de l'harmonie et d'une économie immémoriale de la nature, nature que nous avons voulu asservir sans nous rendre compte que nous nous asservissions nous-mêmes ?

Pourquoi ne pourrions-nous édifier à nouveau, aujourd'hui comme autrefois, de nobles et belles constructions dont les rythmes, la matière, et les espaces qu'elles engendrent, sont tels que nul ne voudra plus les détruire ? Pourquoi ne pourrions-nous atteindre par l'art à cette présence d'une vieille ville qui semble avoir toujours été là et que l'on peine à imaginer qu'elle puisse un jour n'y être plus ?

C'est en cela que "les deux cents colonnes" sont emblématiques d'une vocation oubliée de l'architecture, celle qui consiste à fonder et enraceriner dans la durée l'unité d'une communauté humaine et de retrouver ces leçons universelles de la nature, dont nous avons cru pouvoir nous passer. Et c'est en cela que cette architecture, qui transcende son époque, est pour nous éminemment « durable ».

Stéphane GRUET

3. Parole d'habitant.

4. Cette cité eut exceptionnellement les honneurs de la presse dans les années 80, quand le reste de son œuvre eut droit à un silence assourdissant.

I.1 - L'ARCHITECTURE, LE TEMPS ET L'HISTOIRE

« ...puisse la mémoire d'une longue histoire nous préserver de la recherche forcenée de la nouveauté au détriment de notre naturel ! » Paul Klee

Si l'architecture de Fernand Pouillon nous paraît appartenir au même temps depuis le fond des âges, évoquant ce fond commun aux architectures de l'Égypte, de la Grèce, de Rome et de l'Islam, architecture qui n'a d'autre « style » que celui des grands bâtisseurs qui transcende leur époque, c'est qu'il refusa en plein siècle moderne cette course absurde des idées et des modes. Celles-ci passent en effet à la surface du temps, comme ces vagues que forme le vent à la surface des eaux. Formées par la houle profonde des courants océaniques, l'architecture de Fernand Pouillon évoque au contraire ce qui continue sous le changement des apparences, et pour cette raison, dure toujours.

Ainsi ce que l'on dit durable n'est peut-être que la forme des mouvements constamment renouvelés des générations et des actions humaines, mouvements qui engendrent une architecture et dessinent une ville. Car toute forme résulte d'un mouvement, et c'est ce mouvement qui lui donne son sens⁵.

Or c'est bien là l'essentiel, rien ne dure à la surface de l'espace et du temps, sinon l'expression de ce mouvement sans histoire et toujours recommencé de la création. Au point que les murs de pierre des cités construites par Pouillon à Alger, nous semblent appartenir au même monde que les ruines de Tipaza, nées d'une même terre, d'une même histoire.

Mais c'est à un autre titre encore qu'on les dira durables. Car outre ces formes qu'engendre le mouvement d'une communauté à l'œuvre, c'est la puissance même des rythmes de l'architecture qui affecte durablement la vie des communautés humaines. Non par la forme, l'espace ou le temps, mais par le rythme seul, qui est énergie, espace et temps indistinctement, eurythmie comme disaient les Grecs, c'est-à-dire également rapports et proportions dont ils sont la source.

Et c'est ainsi que l'architecture, qui est la mémoire commune des hommes, acquiert cette fonction essentielle des murs d'une vieille ville, et, par les rythmes des façades, des ouvertures, de l'ombre et de la lumière, forme cette basse continue qui soutient l'harmonie d'une communauté vivante, et de ses rythmes, innombrables et changeants.

Ce sont enfin ces rythmes de l'architecture qui, loin d'enfermer les hommes dans une prison, les entraînent vers un avenir de liberté, comme les rythmes de la poésie et de la musique libèrent l'esprit au lieu que le corps le tient enfermé, et sont tout aussi nécessaire que la maison natale en laquelle il s'enracine.

Car cette architecture, outre qu'elle semble grandir avec le temps de sa dégradation même comme faisant de belles ruines, au lieu que tant de cités modernes font des ruines laides, — d'une laideur proprement moderne —, cette architecture ici est durable en un sens plus inattendu.

Car si cette cité est faite pour accueillir la vie d'une communauté humaine dans le temps long, sa masse et sa plasticité semblent s'offrir au travail de cette multitude humaine dans le temps. Destinée initialement à 30 000 âmes, elle en abrite aujourd'hui cinquante. Et la situation du logement à Alger étant problématique, on peut voir cette architecture continuer d'accueillir ces populations pauvres sans perdre son harmonie malgré d'innombrables additions et modifications.

Des constructions sur les terrasses avec suppressions ça et là des colonnettes de brique du couronnement, aux percements des murs de pierre, tout se confond avec la composition initiale, comme si elle était faite pour accueillir ce travail de la vie elle-même, qui sous nos latitudes plus policées nous est interdit.

5. « Toute forme est mouvement, le mouvement est l'essence de la forme » disait Johannes Itten

I-2 MANIFESTE POUR UNE « ARCHITECTURE DURABLE »

« On ne peut séparer le naturel de l'humain puisque la déviation des rapports entre l'un et l'autre est à l'origine de la maladie des civilisations... » André Leroi-Gourhan

Ce mot a pris récemment dans la langue française un sens nouveau qui nous renvoie aux utopies d'hier. Non aux temples d'airain et aux cités mythiques de l'antiquité, mais à ces "villes à la campagne" qui ont hanté l'époque industrielle, "Broadacre-city"⁶, "cités jardins" ou "Unités d'habitations", isolées au sein d'une nature idéalisée.

Ce sont ces rêves qui sous-tendent aujourd'hui encore nos « écoquartiers » et nous font imaginer des pelouses sur les murs et des jardins sur les toits, ornés de capteurs photovoltaïques — mélange de hautes technologies et d'une "nature" réduite aux feuilles de salade qui décoorent nos assiettes — comme si la nature n'était pas d'abord en l'homme et ne devait pas se retrouver dans ses œuvres mêmes...

Or, des "cités modernes" des années 60 aux défilés de haute couture de nos "éco-quartiers" labellisés, des « grands ensembles » aux quartiers de produits investisseurs, des ZUP aux ZAC, du high-tech au technicisme environnemental, et jusqu'aux tours « vertes » au bilan catastrophique, notre architecture a-t-elle jamais été moins « durable » ?

Devant l'urgence à changer notre façon d'habiter notre planète, il semble que nous n'ayons fait que recycler les vieux rêves d'un siècle révolu, technologique, hygiéniste et anti-urbain, qui flattent notre individualisme consumériste, prométhéen et libéral, tels que chacun puisse se croire seul dans la « nature » : « soleil, espace, verdure » ; « moi et le cosmos »... idéal qui engendre le même à l'infini... comme dans un dessin de Sempé.

Ainsi soignons-nous le mal par le mal : nous ne comprenons rien à la nature, et lui substituerions volontiers une technique propre et verte. Nous n'avons plus confiance dans la nature de l'homme, substituons-lui la machine (aujourd'hui numérique), l'intelligence artificielle, les bâtiments intelligents, les smart-cities, jusqu'au transhumanisme et au post-humain. Mais n'est-ce pas là, en fait de « post-modernité », le comble de la "modernité", dans ce qu'elle a de plus insoutenable ?

Une « architecture durable » ne devrait-elle pas être tout autre que ces défilés de haute couture en robes de métal et de verre, ridicules comme ces costumes de carnaval une fois la fête finie ? Au lieu que les murs de Rome portent depuis deux millénaires à chaque époque de nouveaux couronnements, et conduisent le flot des générations qui travaillent sans cesse la ville comme un fleuve travaille son lit. Ainsi les murs de nos cités forment-ils avec leurs strates historiques le palimpseste de notre mémoire collective, le corps durable de nos communautés humaines.

Certes, derrière ce vocable de « durable » se trouve toujours ce vieux rêve d'éternité dont parlait Valéry⁷, mais peut-être avons-nous enfin compris que la meilleure manière d'être éternel est d'épouser le mouvement du monde, comme les berges accompagnent autant qu'elles conduisent les eaux vives du fleuve, formant des éléments en lutte un seul et même mouvement, une seule et même forme dont l'essence est mouvement.

Par cela même, nous renouons avec la « nature » qui fut longtemps tenue pour ennemie de tout ordre et de toute civilisation. Car notre "génie" n'est-il pas la libre expression de la nature en nous⁸ ? Et peut-être nous sommes-nous enfin souvenu que « l'on ne commande à la nature qu'en lui obéissant »⁹.

D'où ce « développement durable » et du sens paradoxal dans la langue française d'une durabilité qui n'est pas seulement résistance, mais porte en même temps le mouvement de la vie — conception qui dépasse les vieilles antinomies logiques

6. Respectivement de Franck Lloyd Wright, Ebenezer Howard, et Le Corbusier.

7. « Mais d'où peut donc venir, Ô Socrate, ce goût de l'éternel qui se remarque parfois chez les vivants ? Tu poursuivais la connaissance. Les plus grossiers essaient de préserver désespérément jusqu'aux cadavres des morts. D'autres bâtissent des temples et des tombes qu'ils s'efforcent de rendre indestructibles. Les plus sages et les mieux inspirés des hommes veulent donner à leur pensée une harmonie et une cadence qui les défendent des altérations comme de l'oubli. » Paul Valéry, *Eupalinos*

8. Kant, « Critique de la faculté de juger. »

9. Francis Bacon, philosophe et scientifique anglais (1561-1626), leçon que l'on peut décliner pour le commandement des hommes et du temps, mais aussi de nous-mêmes...

qui nous ont interdit si longtemps de comprendre le monde, la nature et la vie¹⁰.

Car les constructions anciennes les plus durables n'ont cessé d'être modifiées avec le temps, sans perdre de leur dignité, accumulant avec les signes du temps et des vies humaines une poésie souvent absente du seul art de construire. Au contraire, les œuvres architecturales dites « modernes » supportent mal, et leurs auteurs moins encore, les altérations du temps et l'intervention imprévue des vivants.

Or n'est-ce pas là une question majeure aussitôt que l'on pense l'architecture et la ville dans la durée et non plus hors du temps comme ces utopies idéales et invivables des siècles modernes ? Ne nous faudrait-il pas interroger notre tendance à vouloir que nos œuvres traversent le temps sans y participer, et cette abstraction si sensible et caractéristique de notre « modernité » ?

Cette cité des « deux cents colonnes » nous montre à l'évidence qu'il est non seulement possible d'accepter que la nature et la vie reprennent leurs droits sur notre œuvre, mais plus encore que nos constructions doivent supporter l'expression des vies humaines, en ce qu'elles doivent les servir en même temps qu'en soutenir le dynamisme même, les joies et les libertés créatrices. Elles doivent autrement dit cesser de les asservir, et de les incarcérer dans des formes qui leur sont étrangères¹¹.

Si l'on peut discuter aujourd'hui de l'intention de Pouillon à cet égard¹², nul doute que le XXI^e siècle est en train de s'ouvrir à cette vision nouvelle d'un habitat ouvert à l'appropriation et à l'intervention des habitants¹³. Mais la manière même dont il se défendait de vouloir faire son "Chef d'œuvre" et privilégiait la nécessité sur l'amour du beau¹⁴ suggère assez quelle était sa position à cet égard.

Il est donc regrettable qu'il y ait en France et dans les pays dits développés tant de contraintes qui interdisent encore cette appropriation, mais le chemin est ouvert et nous aurions bien tort de ne pas l'explorer aujourd'hui où la participation et l'appropriation des habitants est devenu un enjeu majeur du développement durable.

10. Héritage exclusif en Occident de la logique aristotélicienne, et du principe de non contradiction et de tiers exclu, auquel s'opposent les sagesses des philosophes présocratiques (Héraclite, Empédocle), bouddhistes, ou taoïstes (Lao Tseu), comme de bien d'autres encore.

11. Ainsi devrait-on respecter la culture de ceux qui vont habiter nos constructions.

12. « Les ensembles sont plus nécessaires que les chef d'œuvre isolés : nécessaires, car ils participent à la vie humaine de chaque jour. » *Ordonnances*

13. En témoigne le succès médiatique de l'opération de Quinta Monroy d'Alejandro Aravena, à Iquique, Chili.

14. « Heureusement pour nous la beauté reste l'enfant de la nécessité. », « La vie est plus forte que l'amour » *Les Pierres Sauvages*

II- LE TEMPS DE BÂTIR

Cette cité construite au-dessus de l'Oued Korich, sur un terrain réputé instable de marnes désagrégées, purgé et drainé en profondeur, a résisté depuis sa construction aux dramatiques inondations qui ont endeuillé Bab El Oued en 2001, puis aux tremblements de terre de 2003¹⁵. Elle est donc durable au sens premier du terme.

Elle est également durable, nous l'avons vu, par son matériau et l'économie de sa conception et de sa mise en œuvre, économie qui part des hommes, de la matière et du temps, ce que Fernand Pouillon appelait « de la terre ». C'est cette économie globale défiant toute concurrence qui lui fit tant d'ennemis dans les milieux immobiliers d'Alger.

Économie tout d'abord d'un matériau noble qui vient de la terre, immédiatement, sans coûteuses transformations industrielles, transporté par bateaux des carrières provençales de Fontvieille, posé comme on le faisait au long du Nil depuis des millénaires.

Economie des systèmes constructifs conçus et développés par Pouillon lui-même, en prolongement de sa maîtrise des filières d'extraction et de production des matériaux, pierre, brique, céramiques...

Economie enfin des méthodes de planification et de construction, le tout dans une cohérence telle que les gains en temps et en coûts d'études et de réalisations relèvent, depuis ses premiers chantiers à Marseille et Aix, chaque fois du prodige : "Après les 200 logements d'Aix construits en 200 jours, les 723 logements de Diar Es Saada, sa première cité à Alger, furent conçus en un mois et bâtis en un an jour pour jour. Quand aux 5000 logements de Climat de France, lancés en août 1955, ils furent terminés dans les trois ans"¹⁶.

La grande place de Climat de France, connue sous le nom des "deux-cents Colonnes", témoigne de la méthode, de l'économie et de l'esprit de synthèse de l'architecte : l'ensemble est réglé par le module de pierre en blocs de 1 m x 1 m x 1 m. Fernand Pouillon expose dans les "Mémoires d'un architecte"¹⁷ son inspiration et sa méthode¹⁸. Cent quatre-vingt-deux piliers d'un mètre de large et neuf mètres de haut abritent 200 boutiques d'artisans et plus de six mille habitants autour d'une place de 235 mètres de long pour 40 mètres de largeur.

Économie encore, par le peu d'entretien qu'exigent ces constructions en pierres massives, conçues pour durer, quand nos revêtements actuels conçus pour une image idéale, immatérielle et intemporelle, ne supportent pas de vieillir¹⁹.

Économie enfin par la résilience et l'adaptation constante à la vie d'une construction qui supporte les adaptations et altérations tout en gardant ses qualités essentielles, sans que l'architecture ne s'en trouve jamais trahie.

C'est cette économie générale, inhérente à l'architecture même, qui est déterminante pour l'accession au logement des plus pauvres, tout autant qu'elle est éminemment « durable » au sens que l'on donne actuellement à ce terme. Car cette économie a des conséquences sociales immédiates — l'accès au logement —, et environnementales — consommation d'énergie et empreinte écologique. De sorte qu'un bilan énergétique de cette immense construction nous révélerait certainement des « performances » en terme d'empreinte écologique, d'énergie grise ou de bilan carbone, avec lesquelles nos constructions actuelles, de quelque écoquartier qu'elles soient, auraient grand peine à rivaliser.

Mais il est un fait plus durable encore dans la construction même qui tient à l'appropriation de cette cité par la communauté musulmane. Souvenons-nous que cette cité fut décidée par Jacques Chevallier et Fernand Pouillon tenus pour être des amis des musulmans, afin de réconcilier les communautés, et respecter les engagements du premier vis-à-vis de la communauté musulmane. C'est ainsi que les cités de Fernand Pouillon, bien que bâties avant l'indépendance, furent tenues

15. Les principes constructifs développés par Pouillon n'ont jamais pu être brevetés du fait qu'ils étaient incalculables.

16. On ne connaît pas la date exacte de réception, probablement fin 57, en pleine bataille d'Alger.

17. 1968, ed. du Seuil

18. "La composition du Meidan monumental de la plus humble cité du monde s'inscrivait de 1 à 9. [...] 1, était le côté des piliers et la hauteur d'une assise. 2, l'espace entre les piliers. 3, la dimension du linteau monolithique. 4, la largeur du portique. 5, que multiplie 8, la largeur de la place. 6, que multiplie 40 (la largeur de la place) sa longueur. 7, que multiplie 40, la longueur hors tout. 8, la hauteur des piliers. 9, la hauteur du portique."

19. On peut regretter que la cité de Climat de France ait été entièrement peinte en blanc pour la pierre et en rouge pour les briques, rénovation superficielle, on ne peut moins durable, quand Diar es Saada qui prend avec l'âge des airs de cité antique, et Diar el Maçoul actuellement en cours de ravalement retrouvent les couleurs de la pierre d'origine.

pour des symboles de l'Algérie nouvelle²⁰.

Mais elles furent bâties avec une main d'œuvre musulmane, tenue par les européens pour inapte à la construction, pourtant formée et correctement payée par Fernand Pouillon. Ainsi, les algériens se sont-ils naturellement approprié à l'indépendance cette cité construite par eux et pour eux, dont ils tirent malgré toutes leurs difficultés, une fierté, le respect d'eux-mêmes, et une dignité toute légitime, condition essentielle de toute œuvre durable²¹.

III - LE TEMPS DE VIVRE

« Une ville doit être telle qu'elle donne à un enfant l'envie de grandir ». Louis Kahn

Certains soutiendront qu'à plus d'un titre l'architecture est sans effet sur la vie, sur les problèmes sociaux, sur le malheur et la pauvreté de ceux qui sont logés dans ces cités sans horizon, sans grands espoirs de changement. Et on les comprend.

Pourtant si la perception des rythmes et des proportions nous rend heureux quand on y prête attention, visitant cette cité de pierre, comme on visite Versailles, Aix-en-Provence ou Ispahan²², et si la laideur d'une périphérie moderne nous affecte au plus profond de nous-mêmes et nous porte à un sourd désespoir, comment imaginer que l'on puisse vivre durablement dans ces cités sans être affecté par la grâce ou la disgrâce des murs qui ceignent nos espaces communautaires, places ou rues, entre magnificence et misère, poésie et dérélition ?

Cette image d'une communauté s'impose au visiteur de par la dignité qu'elle exprime, celle des portiques de la place des "200 colonnes" à l'opposé des taudis de la vieille ville, et de tant de cités préfabriquées, de transit ou de relogement pour les pauvres des bidonvilles, cités souvent sans âme et sans qualités durables. Car si les symboles évoluent avec le temps et nos représentations, l'art transcende le temps et nous sauve du désespoir. Tout homme, à son insu, se laisse pénétrer par cette musique continue et durable de l'architecture, et ces rythmes influent nécessairement sur les rythmes de son âme et de son esprit.

C'est pourquoi l'architecture est non seulement le premier des arts, mais la première expression d'une culture, et par conséquent le premier fondement des communautés humaines ; c'est l'art par conséquent qui doit être le plus durable puisqu'une fois édifié, il devient édifiant pour la communauté des hommes qui l'habitent.

Si l'on en doute encore, il faut rendre visite à ces familles aujourd'hui pauvres qui se partagent les superbes cours intérieures de la Casbah²³. Et l'on constatera que la pauvreté s'y trouve transcendée par la dignité et l'élégance de cette admirable architecture arabo-berbère des XVI^e et XVII^e siècles²⁴, —une architecture qui serait la plus édifiante qui soit si on ne la laissait s'écrouler sur elle-même.

Dès lors, si l'architecte doit cesser de vouloir réformer les communautés humaines par son architecture comme le démiurge de Platon ou les utopies, de Thomas More à Le Corbusier, et si d'autre part les architectes ne peuvent être rendus

20. En témoigne le billet de 100 dinars imprimé pour l'indépendance en 1962, représentant la première cité Diar Es Saada, comme symbole de l'Algérie Nouvelle.

21. Il suffit encore aujourd'hui de visiter Climat de France, comme Diar el Maçoul, dans la part la plus populaire et pauvre de la cité, pour être reçus comme des parents de Fernand Pouillon, avec des sourires et, sur toutes les bouches, le nom de « Pouillon, Pouillon » en guise de bienvenue.

22. Voir le Meidan El Shah la très grande place du XVII^e siècle à Ispahan qui conduit à la Mosquée du Shah, et dont Fernand Pouillon s'est inspiré pour les 200 colonnes. (son nom a évolué avec la révolution islamique de 1974 pour devenir Meidan El Imam).

23. La Casbah, pourtant classée patrimoine de l'humanité en 1992, peu à peu s'effondre, délibérément abandonnée par le pouvoir avec ces mots discrètement confiés par un officiel : « quand un fruit est mûr, il tombe, et quand il est pourri on le jette ». En effet, nul n'est besoin de la démolir comme on le fait en France des immeubles « mal habités » des cités en rénovation, la Casbah s'effondre peu à peu, toute seule, et les populations s'enfuient ailleurs.

24. La Casbah d'Alger, André Ravereau -Sindbad/Actes Sud 1989/2007

directement responsables des maux sociaux qui se concentrent dans leurs cités, il n'en reste pas moins que la qualité architecturale qui réside dans l'ordonnance des murs, des espaces et des ouvertures, dans les rythmes et les proportions qui élèvent la construction au rang d'une musique pétrifiée, cet art a une responsabilité éminente dans la qualité de la vie sociale qui s'y déroule.

Mais il s'agit encore de susciter par l'architecture cette appropriation durable et partagée, cette mémoire commune, cette culture qui littéralement prend soin de tout ce qui vit, culture d'une terre et des murs d'une cité de pierre, en laquelle s'enracine la vie d'une communauté, celle « des plus humbles d'entre les humbles », riche de cette appartenance commune et de cette incontestable dignité d'une œuvre conçue pour elle.

Car si la surpopulation et le désœuvrement sont sensibles dans cette cité comme tant d'autres en Algérie comme en France où se concentre la pauvreté, il est un fait que les habitants y sont profondément attachés. Et l'architecture qui scelle l'unité de cette communauté qu'elle magnifie par les rythmes de sa composition, sa grandeur et sa dignité, n'y est pas pour rien. Et tandis que l'on trouve écrit sur les murs de la cité du Mirail « je ne veux pas mourir ici », certains de ceux qui sont nés ici disent « pour rien au monde je ne quitterai ce lieu ! J'y suis né, et je veux que l'on m'enterre ici ! »²⁵.

N'est-ce pas au-delà des difficultés économiques et de leur cortège d'injustices et de souffrances quotidiennes, le secret d'une « architecture durable », une architecture et une cité où l'on aspire à vivre toute sa vie comme en un pays natal — qui, aussi pauvre soit-il, est toujours le plus beau. Et nous y sommes alors comme enracinés dans une terre à laquelle on appartient plus encore qu'elle nous appartient ; et comme un arbre se nourrit de sa terre, cet enracinement nous permet de grandir d'autant plus libre que nous cultivons la terre qui nous a porté à la vie.

Ce fut sans doute la folie du monde moderne que de croire que les hommes puissent se couper de la nature qui leur a donné la vie, et mépriser cette terre qui les a portés à leurs plus hauts développements. Et c'est sans doute la leçon essentielle d'un véritable « développement durable », cesser de mépriser la terre, la nature et le temps, dont nous sommes les enfants et non jamais les maîtres, une terre qui n'appartient à personne puisque c'est nous qui lui appartenons.

25. Témoignage d'un habitant de Climat de France recueilli sur la place des 200 colonnes. Le cimetière d'El Kettar, jouxte la cité qu'il surplombe.